

de Lyon obtinrent de lui ce madrigal parfumé, en expiation de ses tirades impertinentes :

J'ai mis l'amour-propre en alarme,
Pour conduire à l'étude il n'est moyen pareil.
Si le censeur ne fait vacarme,
Le vent emportera son doux conseil.
Vos attraits seront votre excuse ;
Vénus, ainsi qu'Homère, est sujette au sommeil,
Et ce tort dont je vous accuse
Est l'épine à la rose ou la tache au soleil.

Encore aurais-je à passer en revue un certain nombre de manuscrits de Dumas ; mais des pages clair-semées sur tous les sujets et qui signalent la variété des directions dans lesquelles aimaient à se promener ses recherches en littérature et en morale, ne comportent point d'analyse. Je laisse à ce portefeuille inconnu un écrit qui m'avait captivé par son tour spirituel et par l'empreinte évidente qu'il gardait du caractère de l'auteur. C'était un morceau sur la gaîté. Le fond en avait été pris dans un livre du chevalier Caraccioli qui n'était cité, on le voyait bientôt, que pour servir de texte au développement des sentiments propres de Dumas. Dans cet écrit, le mot de Montaigne sur la tristesse : « Je ne l'aime ni l'estime » était près de la sentence de Salomon « Le rire du sage se voit et ne s'entend pas. » L'optimisme y coulait à pleins bords. On découvrait à tous les traits qui étaient venus sous la plume que cette gaîté, représentée comme l'atmosphère bienfaisante de l'âme, était l'aspiration toute naturelle de l'heureux écrivain, au sein de l'existence radieuse que lui faisaient la famille, embellie des plus charmantes affections et le monde prodigue des déférences qui saluent la notabilité, le talent et la fortune.

Mais quelles ne sont pas les embûches de la vie ? Au détour du chemin, c'est la douleur qui apparaît, et les derniers éclats de la gaîté sont renvoyés par l'écho comme un gémis-